

LES ESPACES VERTS ET LEURS MYTHES

[Michel Peraldi](#)

Le Seuil | « [Le Genre humain](#) »

1985/1 N° 12 | pages 203 à 216

ISSN 0293-0277

ISBN 9782870271605

DOI 10.3917/lgh.012.0203

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://preprod-shibboleth.cairn.info/revue-le-genre-humain-1985-1-page-203.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Le Seuil.

© Le Seuil. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

MICHEL PÉRALDI

Les espaces verts et leurs mythes

«L'utopie aujourd'hui c'est-à-dire cette espèce de modèle qu'on peut proposer à une évolution pour éviter les évolutions catastrophiques, ça ne peut plus être la Jérusalem, c'est bien plutôt la Babylone, à cause de ses jardins suspendus.

Ce que nous désirons maintenant ce n'est plus une ville: c'est un aménagement de la planète dans lequel il y ait des montagnes au milieu des villes».

M. Butor¹

Dès que la réhabilitation fut réellement amorcée, c'est-à-dire lorsqu'on vit les travaux et le chantier s'ouvrir, lorsque fut officielle l'attribution des nouveaux logements, on vit apparaître des jardiniers². En quelques mois, au printemps et à l'été de 1978, une quinzaine de familles vinrent s'approprier quelques mètres carrés au pied des immeubles sous leurs fenêtres. Ils y plantèrent des rosiers et des figuiers, des néfliers ou des dahlias et bien sûr des légumes. Responsables de la réhabilitation et logeurs eurent un instant peur que le processus s'étende, qu'il y ait une demande massive de jardins ou que les premiers jardiniers

grignotent progressivement tout l'espace extérieur. Mais le processus s'est aujourd'hui stabilisé; les jardins se sont limités aux friches existantes de la cité, en évitant les cheminements « officiels et coutumiers », les parkings, y compris « sauvages », en évitant enfin toutes les portions d'espace manifestement utilisées de manière collective. Les jardins un par un ont bouché des trous, des résidus spatiaux. Essayant de comprendre d'où pouvait venir ce « désir de jardin », les jardiniers ont répondu qu'ils voulaient d'abord « faire propre ». En faisant des jardins au pied d'un immeuble ils empêcheraient que les gens — les autres — viennent y jeter leurs ordures; c'est vrai aujourd'hui à peu de chose près. Certains jardiniers revendiquèrent un accès direct à leur jardin, presque tous y installèrent qui un barbecue, qui des fauteuils et une table pour manger l'été; on y voit même une mini-piscine et dans un autre de vraies allées de graviers aux contreforts bétonnés (et un arbre). Le modèle de la « villa » revenait souvent dans les discours comme un référent commun. En somme les jardins classaient ceux qui faisaient propre par opposition aux autres, ainsi désignés comme « sales », et qui se distinguaient par la capacité qu'ils montraient à jouer les modèles culturels : le pavillonnaire ou le « vrai » jardinier, alignement savant de rosiers et légumes miracles. Les jardiniers étaient pour l'essentiel des familles françaises et maghrébines (Algériens et Tunisiens), l'autre potentiel les gitans dont pas une famille n'avait fait de jardin (propre). Et dans l'ensemble des familles françaises et maghrébines de la cité, les jardiniers sont ceux qui y ont implanté des réseaux familiaux élargis; ce sont eux aussi les plus anciens habitants. Espace du classement ou de la distinction, même si l'échelle des positions ne dépassait pas les « valeurs » internes au monde social de la cité, les jardins, à la différence du logement, constituaient une scène ouverte, immédiatement lisible de l'extérieur. Et ce fut là sans doute la radicale nouveauté des jardins nés de cette occasion : il existait bien un jardin antérieur à la réhabilitation, créé par un émigré hongrois dès la construction de la cité; mais il était caché, entièrement masqué par une épaisse ceinture de ronces et de barbelés, fermé par une porte pleine. Les autres, créés en 1976 et 1979, avaient parfois un simple grillage, parfois une haie basse mais tous sont visibles et se visitent même aisément. Les jardins mettent en scène des différences qui trouvent à l'occasion de la réhabilitation manière ou légitimité à se dire ostensiblement. Les jardins avaient donc une histoire et dans l'histoire de la cité figure de modernité. Mais tout le discours consistait à épaissir cette historicité; à entendre les jardiniers, ils avaient tous fait ça auparavant chez leurs parents ou chez eux; comme si le jardin venait boucher une parenthèse. Mais il

venait de la même manière « boucher » l'histoire de la cité. Les jardiniers parlaient d'avant, du temps où « autour » c'était la campagne», comme d'un eden antérieur, sans construction, sans route, avec lequel les jardins venaient se raccorder. C'est probablement à cette capacité qu'ont les mythes de fonder l'histoire en nature qu'on reconnaît précisément les mythes. Et les jardins racontent au fond une fiction: que des habitants pour participer à la rénovation de la cité et faire propre se mirent à faire des jardins où s'organisait la réconciliation des modèles culturels, du pavillonnaire aux héritages méditerranéens, se raccordait le temps passé « où c'était la campagne » et le présent où elle n'était plus (mais signifiée absente); les gitans se mirent à être moins sales et la cité à sentir bon. Tel pourrait être le récit des jardins du Séminaire où le sociologue peut voir aussi manière pour un groupe de s'y distinguer comme groupe, classé sur une échelle de classement indicible; à ceci près que ces jeux de groupes avaient désormais une scène visible et ouverte.

A peu près à la même époque, participant au processus général de rénovation des « quartiers d'habitat social », une équipe d'urbanistes, architectes et paysagistes amorcent un projet de jardinage à une autre échelle. Il s'agit « d'inventer une âme, un système nerveux »³ où, comme il est dit encore, recoller les pièces d'un puzzle composite en un ensemble harmonisé aux pratiques des habitants. Projet où se manifeste une double lecture, celle fine de l'ordinaire des pratiques, du quotidien des parcours et des cheminements pour les fonder en espace; ces espaces aveugles, lieux des pratiques spontanées, doivent ainsi accéder à la dignité urbaine. L'instrument décisif de cette intronisation, ce sont des espaces verts, où le végétal rend à l'urbain son urbanité. Et seconde lecture, un lent travail de recensement des friches et espaces lacunaires, des restes. « Un espace abandonné de 5 hectares environ, à l'extrême nord de la ZUP, le long de l'autoroute Nord, va être transformé en « parc de l'Espérance »⁴.

Sans être bien sûr totalement équivalents, et sans surtout se confondre en une même opération, les deux processus se ressemblent. Parce que dans l'un comme dans l'autre il est question de jardiner, imposer un sens tout en travaillant aux marges de l'espace social. Dans les friches et les lacunes de l'urbanisation s'inventent des fictions naturalistes, celles par lesquelles des mondes urbains — ici une cité, là une ZUP — se régénèrent en se végétalisant — en recollant des univers perdus, ici de la « campagne », là de l'urbanité. Ces deux exemples montrent qu'il est encore, au cœur même de la modernité, des manières de se fonder en nature. Nature physique, la ville et l'urbain secrètent aussi de la natura-

lité. Et mythique, dans ces lieux où le social se fonde en ordre naturel, bricole des fictions auxquelles probablement personne ne croit complètement mais où le présent « va de soi », où l'ordre du monde est naturel. Débarrassé de ces autres fictions que sont les utopies catastrophistes, le monde moderne, et dans ce monde les villes, révèle encore du mythe naturaliste. C'est même peut-être une spécialité de la modernité que d'avoir ainsi inventé des lieux où coïncident nature et naturalité, où la fondation du monde en nature coïncide avec ces lieux où l'on jardine l'espace.

Ces interstices où l'on respire

A Turin des jardins ouvriers sont installés sur les talus qui bordent les autoroutes ou même sur les friches que dégagent en leurs centres les nœuds autoroutiers. En France on jardine aussi ces mêmes friches sur un mode plus institutionnel : c'est au bord des autoroutes que l'on installe des « zones de loisirs et de plein air », des *arboretum* ou des reconstitutions archéologiques. Aux premiers temps du chemin de fer, les compagnies ferroviaires concédaient à leurs ouvriers les friches internes aux emprises ferroviaires pour y jardiner ; et c'est sur l'espace laissé disponible par la désuétude des fortifications que naquirent les premiers projets d'urbanistes pour l'aménagement de zones vertes.

Unwin, l'un des maîtres à penser de cette première génération d'urbanistes, voyait dans l'utilisation des anciennes fortifications l'occasion unique d'y faire des « ceintures vertes ». « Cette ceinture déterminerait un sentiment d'unité locale : elle servirait d'espace libre pour respirer ; elle serait le sanctuaire des oiseaux et des fleurs, et permettrait ainsi de se promener près de la ville, à l'abri du bruit et les ennemis du trafic de la rue moderne ; elle donnerait un plaisir infini et apporterait aux citadins un peu des charmes de la campagne ».⁵

A New York c'est dans les quartiers abandonnés du West Side que l'on plante des jardins en terrasses, ou parfois même du blé sur les terrains vagues. A Marseille les jardins sauvages en pied d'immeuble sont courants dans les cités HLM ; aujourd'hui ce sont les élèves des écoles ou des ateliers de centres sociaux qui viennent jardiner les talus et les friches à l'intérieur des cités. Que l'on songe encore au programme de Banlieue 89 dont la philosophie explicite est de traiter « les laissés pour compte, le mal-construit, l'entre deux »⁶ ou d'une façon plus générale à ce courant de rénovation des « quartiers d'habitat social », reconquête des friches

oubliées par l'urbanisation des ZUP. En ville l'art du jardinage est donc depuis longtemps une manière d'accommoder les restes. Contraintes foncières obligent, sans doute. Mais ce qui est évident pour le jardinage spontané l'est un peu moins lorsqu'il est une pratique institutionnelle. C'est davantage que les jardins ont besoin pour se faire d'espaces socialement neutralisés, hors des tensions et des stratégies particulières qui gouvernent l'urbanisation. Il leur faut en somme des espaces vides; mais c'est moins là le résultat d'une contrainte que la condition qui rend possible pour ce jardin de produire sa propre charge symbolique. On se souvient sans doute de quelle manière le choix d'un traitement par le végétal est venu opportunément dénouer l'impasse où se trouvaient les projets du centre urbain des Halles ou celui de la Villette, comment encore le choix d'un jardin vint à Marseille, dans le quartier de la Bourse, «résoudre» la quadrature qu'imposait le surgissement inopiné de vestiges grecs. Il faut voir aussi, hors des villes, avec quelle ingéniosité ont été dessinés et implantés les Parcs Naturels Régionaux, évitant ici une zone «trop» touristique, là à l'inverse une zone «trop» ruralisée, là encore tel village aux jeux politiques «trop» complexes. Loin d'être une simple adaptation au «terrain» c'est une stratégie pour fonder des espaces ouverts, socialement s'entend, lieux neutres, fermés sur aucune stratégie particulière, et donc espaces possibles de toutes les connexions. C'est tout simplement que le jardin vise l'universel, quel que soit l'univers social de référence: cité, quartier, ville ou le social.

C'est en effet une caractéristique des espaces verts, du moins depuis leur inscription à l'ordre des urgences politiques que de viser quelque ordre que ce soit de salubrité publique et d'y convoquer les foules. De l'hygiénisme le plus naïf — l'idée de «poumons verts» — aux intentions prophylactiques plus sophistiquées, de la régénération physique et morale au «calibrage» moral des familles ouvrières, qu'il s'agisse encore de résoudre la délinquance, le stress urbain ou de tempérer les effets de la pollution, l'intention normalisante est depuis le milieu du 19^e siècle une constante des projets qui président à l'aménagement d'espaces verts. Les parcs, dit Whittet, «sont des parcs de tendresse, de douceur et de repos pour les mères, les épouses, les amoureux; mais ils sont faits pour toute la population, riche ou pauvre, d'une manière générale, avec des droits et des privilèges égaux pour chaque classe. Les parcs sont, en eux-mêmes, de grands civilisateurs, de grands égalisateurs. Ils élèvent le peuple vers une vie supérieure; ils sont éducatifs; ils sont une source d'inspiration»⁷. Et plus près de nous, P. Saint Marc reprend: «Biologiquement, l'espace végétal est une oasis de nature

essentielle, le contre-poison des maux qu'engendre un monde de béton»; chaque arbre, chaque mètre carré de gazon, dit-il encore, est précieux à la «survie du citoyen» car ils filtrent l'air et le bruit⁸.

On a souvent insisté avec raison sur l'intention disciplinaire que traduit ce lyrisme hygiéniste⁹. Qu'il s'agisse, dans les années 1870, de relever une espèce de défaite — «le Club Alpin Français est né d'une défaite, de la réaction d'un peuple humilié, vers l'effort réparateur et vengeur» disent ses fondateurs —, de moraliser l'ouvrier ou d'éduquer les foules urbaines, peu d'équipement «verts» qui n'aient inscrit à leur programme une intention disciplinaire. Babylone est ville policée, ou plutôt figure de l'ordre, dans la ville, au double sens de discipline — l'ordre public règne et sert d'exemple — thème majeur des discours entendus autour des espaces verts, qui n'est pas forcément figure majeure de leur organisation. Ce sont souvent des lieux où la discipline des usagers va de soi, comme celle des fidèles — et d'ordre aussi, harmonie et synthèse où les différences et l'hétérogénéité s'effacent. «Les jardins, dit P. Saint Marc, unissent la ville». «Ils sont le creuset de l'âme de la cité»¹⁰. Du plus modeste au plus ambitieux l'espace vert sérialise les multiplicités dans la communion en des idéaux métasociaux; l'hygiène ou la salubrité, l'assimilation chlorophyllienne ou le retour aux sources n'ont pas de couleur, pas de sexe et pas d'appartenance sociale. Rien moins en somme que l'espace du sacré, ce que disait très explicitement Munford-Robinson, «l'inventeur» américain des parcs : «Le parc a un caractère qui pourrait être appelé psychologique, en ce sens que sous les larges branches des arbres nous recevons la bénédiction de l'air. Le parc rend à nos cités industrielles surpeuplées un service spirituel comparable à celui que la cathédrale, dans la grandeur et la beauté de son architecture, offrait à la population rurale du Moyen Age. Le parc est la cathédrale de la ville moderne»¹¹.

Voilà pourquoi les espaces verts sont choisis avec soin en des lieux socialement neutres, entendons hors des enjeux particuliers; car l'enjeu est bien de produire de l'espace public et il faut donc au départ le vide, pour que s'impose une scène où se jouent des fictions qui transcendent les intérêts particuliers. L'espace vert en somme surcode la ville.

Des cathédrales aux jungles

Dans le monde urbain industriel, il est peu d'opérations d'urbanisme aussi cohérentes et semblables entre elles que les parcs urbains de la seconde moitié du 19^e siècle. D'abord parce qu'ils ont en commun

d'être de grandes opérations d'urbanisme; conçus comme des espaces publics, ils visent d'emblée des usages extensifs. Il faut, disait Napoléon III, remplacer les jardins privés que l'urbanisation haussmannienne a détruits¹²; Olmsted, le créateur de Central Park, lança l'idée du «parks system» où les parcs reliés entre eux par des «coulées de verdure» formeraient un vaste réseau à l'échelle de la ville. Modèle urbanistique pensé pour être reproductible, ces parcs ont aussi en commun de viser d'emblée des fonctions urbaines; ils viennent donner de l'air et de la chlorophylle aux foules urbaines et sont posés stratégiquement au cœur de ce qui est alors la ville moderne; aux lisières des banlieues — bois de Boulogne, Vincennes, Parc Montceau, Buttes-Chaumont. Amener la nature en ville est alors moins œuvre esthétique que de salubrité publique; ou du moins c'est plutôt parce que les parcs opèrent entre les deux manières qu'ils accèdent à la dignité de monument tout en étant de véritables équipements collectifs. Ils manifestent en somme une volonté de voir des genres qui jusqu'alors ne se mélangent pas: entre une esthétique du beau romantique et en particulier l'art paysager de la fin du 18^e siècle dont on reprend à peu de choses près les principes stylistiques: respect du site et surtout manière de concevoir le jardin comme un microcosme (lacs, rivières, montagnes, vallées, forêts), les jeux de simulacre (fausses grottes, ruines, fausses îles, etc...)¹³ et une organisation scénique de l'espace entièrement soumise aux fonctions auxquelles on veut le faire servir: réseau de voies différenciées (piétonnes, cavalières, de circulation générale), gamme d'équipements variés, du sportif au «pédagogique» (parc zoologique, arboretum, aire de patinage, etc...), tous peu ou prou modelés sur le paradigme hygiéniste. C'est que les parcs urbains visent un public large, celui des foules urbaines; riches ou pauvres, ouvriers et bourgeois, tout le monde doit pouvoir, sans se confondre, accéder au parc. D'où une architecture savante de l'organisation des usagers (Olmsted, par exemple, recommande de ne pas croiser les différents types d'allées). D'où aussi un agencement qui vise une transparence maximale de l'espace: vastes aires circulaires, larges allées, promenades en corniche et une lisibilité sans équivoque: chaque espace est nommé, chaque arbre, chaque lieu du parc a une fonction et une seule, etc...

Même s'ils absorbent l'esthétique naturaliste du 18^e siècle, même s'ils ne sont jamais que de grands jardins au cœur des villes, ils sont aussi des équipements radicalement neufs, radicalement modernes. Comme les gares ou les grands magasins qui leur sont contemporains, les parcs sont des lieux scéniquement agencés sur une convocation des

«peuples» urbains comme entité homogène, totalité communautaire. En ce sens ils en sont donc les fondateurs, temples où chacun, tout en gardant sa place et son costume, communitie dans le bon usage de la nature. Ici et ici seulement la ville industrielle a l'air ou se donne l'air d'une communauté. Pour le reste elle n'est qu'un agrégat de quartiers, puzzle composite de territoires ou, pire, mouvante et incertaine, qui se peuple et se vide au gré des fluctuations et des afflux de main-d'œuvre. Les parcs sont donc les seuls lieux où la ville industrielle se donne, pour la première fois, une scène où se déroule le spectacle et l'illusion d'une unité qui dans le réel n'existe pas; les parcs ne sont en somme ni l'antithèse de la ville industrielle, ni de simples jardins où l'Etat tient lieu de prince; ils sont l'utopie de la ville industrielle, l'image idéale de ce qu'elle voudrait être, où la modernité se donne dans un artifice de naturalité une représentation d'elle-même comme société, comme corps. Ce que furent aussi à la même époque les «garden-city» anglaises, les cités jardins en France où cette fois l'agencement scénique de l'urbain — maisons, usines, commerces — dans la verdure vient figurer l'ordre idéal d'une ville unifiée et surtout maîtrisée. Où la verdure vient architecturer la ville, dessiner ses limites externes et ses fonctions internes, segmenter les rôles, exhausser la monumentalité ou masquer la «laidéur». Bref, ici le vert dessine la ville.

« La cité jardin est entourée d'une vaste bande isolatrice frappée à jamais de l'interdiction de construire et réservée aux maraîchers qui ont, dans la partie urbaine, un écoulement sûr de leurs produits. Voici comment se présente cette partie urbaine: un parc central entouré de bâtiments publics, reliés par une avenue marchande à la station principale; de part et d'autre, disséminés dans la verdure, des cottages de tous prix et de toutes dimensions, mais n'ayant jamais plus de deux étages de hauteur; chaque maison est entourée d'un jardin, chaque quartier est environné d'un parc»¹⁴.

D'un côté les parcs, figure idéale de l'illusion communautaire, espace aéré et ouvert, de l'autre les garden-city, agencement scénique de la croissance et de l'harmonisation maîtrisée. Ces deux figures utopiques ont leur figure inversée: la ville industrielle telle qu'on se la représente et telle qu'on la décrit comme un leitmotiv jusqu'au cœur du 20^e siècle: ville grouillante, en continuelle prolifération, lieu des juxtapositions équivoques, enfer possible de toutes les contaminations, ville jungle. Vision apocalyptique qui domine très certainement l'imaginaire de tous ceux qui à cette époque se penchent sur le problème urbain¹⁵. Pensée bien évidemment marquée d'une volonté profonde de contrôle et

de maîtrise, et plus encore de formation ou de normalisation des populations ouvrières comme on l'a souvent signalé¹⁶. Il faut aussi insister sur le naturalisme manichéen que cette vision manifeste : organisme en explosion, germination débridée, « cloaques », tissu cellulaire les métaphores empruntent à la biologie comme à la thermodynamique un imaginaire du désordre lui aussi naturalisé. Utopie de la ville et figure de la Nature harmonie, ordre idéal, imaginaire de la germination sauvage, figure de la Nature-matière¹⁷ sont les deux bornes symboliques entre lesquelles se fabrique un imaginaire de la ville qui imbibera longtemps la pensée urbanistique, glissant des abords industriels aux banlieues « zupiennes », et, versant utopies, des garden-city aux « villes-parcs » de Gropius, ou « ville-nature » de Le Corbusier.

D'où le caractère exceptionnel de ces utopies et leur singularité. Même si on y expérimente des technologies et des « savoir aménager » exportables (l'idée de *coulée verte*, la juxtaposition d'équipements variés et leur articulation que l'on retrouve par exemple lors de l'édification des villes nouvelles ou des parcs naturels), (ils) sont destinés à demeurer des cathédrales, uniques et rares. Et il faut attendre les années 1960-1970 pour voir réapparaître, en France au moins, des équipements qui aient la même ampleur spatiale et surtout les mêmes finalités; il s'agit bien sûr des Parcs Naturels Régionaux. Mais la scène se joue cette fois à l'échelle des « métropoles urbaines ». Sans doute sont-ils très loin des centres urbains, morphologiquement s'entend; pour le reste ils constituent ces zones que les urbanistes qualifient de « péri-urbaines », à l'heure où l'aménagement ne se veut plus à l'échelle des villes mais du territoire¹⁸. Ici ce ne sont plus les foules ouvrières, le peuple anémié des industries que l'on convoque (et redoute en même temps), mais les masses d'automobilistes. O. Guichard donne sa version de ce qui est aussi un récit mythique : « 35 000 voitures quittent Toulouse chaque fin de semaine, 120 000 voitures quittent Lyon chaque fin de semaine, 950 000 voitures quittent Paris chaque fin de semaine. Où vont-elles ? Vers les résidences secondaires de quelques-uns, vers la campagne ou les bois les plus proches. Cette migration hebdomadaire, manifestation d'auto-défense de l'organisme humain, est devenue pour l'homme moderne, la condition même de son équilibre quand le cadre urbain le traumatise ou quand l'urbanisme est inhumain. La verdure et l'espace lui sont aussi nécessaires pour vivre que l'air et l'eau »¹⁹. Là encore on est dans l'urgence, et comme pour les parcs du 19^e siècle, c'est un système que l'on fabrique, un dispositif articulé qui progresse de proche en proche à partir des banlieues : d'abord les parcs urbains et les forêts péri-

urbaines²⁰, ensuite les Parcs Naturels Régionaux, enfin les Parcs Nationaux — du plus «sauvage» au plus harmonieux —, et du plus bas au plus haut puisque cette progression suit la courbe du relief²¹, dessinant un parcours qui est tout à la fois liturgique (du moins au plus sacré), initiatique (de plus en plus difficile d'accès) et classificateur (des masses de départ aux élus des sommets).

La grande nouveauté des parcs naturels c'est sans doute que l'intention pédagogique y est plus nettement affirmée qu'aux époques précédentes, ou du moins plus affinée. On parle alors de «sentiers pédagogiques», de «sas de décompression», d'aires de dissuasions, on propose des corps de «guides-animateurs»: toute une stratégie pédagogique se développe, plutôt stratégie de l'encadrement²². Mais le fait essentiel reste que l'automobiliste se fera citoyen en se (re)trempant dans la nature, une nature qui n'est plus cette fois imaginée comme simulacre, mais comme cadre «rupestre». C'est en effet ici la ruralité qu'on exhausse en valeur suprême, c'est elle qui fonde la clef du renouveau; on parlera alors, vieille idée sans doute, de la «supériorité biologique du monde rural sur l'urbain»²³. D'où le paradoxe des parcs qui sont à l'époque un aménagement sans architecture, qui se contente de délimiter sans bâtir: ne s'y impose qu'un dispositif de contrôle plus ou moins lourd et quelques réseaux de signalisation. Ici aussi la transparence et la lisibilité servent à l'organisation technique des PNR. Le simple contact du monde rural, préservé dans son authenticité, doit suffire. Mais fondamentalement, ce sont là encore des utopies qui visent cette fois l'identité ou la suture d'un monde urbain qu'on rêve (et qu'on craint) à l'échelle de «mégalopole». Les jungles par contre y sont embouteillages. Mieux que tout, la motion qui clôt les «journées d'études sur les PNR» traduit le caractère utopique de l'équipement créé: «Non, les parcs n'ont pas la prétention d'être la solution à tous nos maux. Mais les parcs auront l'exigence de l'exemple, la valeur d'un ferment, seront le prototype ou le point d'appui d'un nouvel humanisme. Ou ils ne seront pas»²⁴. Ils n'ont été bien sûr ni l'un ni l'autre...

Jardinages

Jardiner la ville c'est donc cette suite d'opérations par lesquelles on donne sens aux lieux urbains. Qu'il s'agisse d'y donner corps à des utopies ou d'y dessiner un profil, une «âme», le jardinage est d'abord une opération dans le sens qui bâtit des fictions. Pas seulement des artifices,

mais des artifices aussi, et pas seulement des modèles d'ordre moral mais de l'ordre toujours. C'est donc une manière de fonder la ville en nature — ou les ordres sociaux qu'elle spatialise —, de subsumer dans l'imaginaire l'hétérogénéité de formes et de fond qu'elle est « par nature ». C'est probablement une spécificité de l'urbain que ce geste ait besoin de s'accomplir théâtralement, alors qu'ailleurs sans doute il va de soi dans l'épaisseur des proximités familiales, culturelles ou sociales. On ne cesse donc jamais de jardiner, geste élémentaire dès qu'il se bâtit une ville, ou plus exactement dès qu'une production urbaine vise à produire de l'urbanité; et c'est probablement une spécificité de la modernité que le végétal y serve en quelque sorte de langage rituel. On ne bâtit pas toujours des cathédrales mais on ne cesse jamais de ritualiser la production urbaine. Dans les banlieues d'aujourd'hui c'est une évidence, où la « réurbanisation/rénovation » prend souvent les aspects d'une végétalisation. Mais il faut penser qu'il est deux manières de « jardiner », l'une en quelque sorte sur un mode majeur, l'autre sur un mode mineur. Et si, dans cette courte période de l'histoire de l'urbanisme où la nécessité de la production commandait la production architecturale, on ne fit plus de cathédrales, on continua malgré tout de ritualiser.

Que serait par exemple la verticalité de Le Corbusier si elle ne se donnait pour éthique de libérer des surfaces à végétaliser. D'où vient encore cette manière de baptiser les cités HLM de noms empruntés à tous les herbiers possibles? On peut pour Marseille en citer quelques-unes: Iris, Lilas, Oliviers, Lauriers, Genêts, Cèdres, Cyprès, Lavandes, Bleuets, Cyclamens, Myosotis ou Frais-vallon²⁵. Entendons bien, le vert n'est pas partout comme un artifice automatique mais une sorte de langage inévitable dès qu'il s'agit, en matière urbaine, d'accéder au symbolique et de signifier, si peu que ce soit, qu'on vise à la production de modèles d'urbanité. Aussi cet artifice minimum (le nom) signale-t-il à Marseille les seules cités de la période « zupienne » (65-70) où l'on visait déjà la rectification de manques sociaux massifs et l'émergence d'un « homme neuf » dont les ZUP seraient le creuset. « Dans les laboratoires improvisés que sont les cités nouvelles s'élaborent, sous des pressions opposées, les structures sociales de demain », écrivait alors Chombart de Lauwe²⁶. Il faut voir aussi les villes nouvelles, françaises du moins, où plus qu'ailleurs les urbanistes sont hantés par la fantasmie de la ville morte. A Cergy-Pontoise, « le parti d'aménagement cherche à valoriser ce site, en particulier cet amphithéâtre qui domine l'Oise. L'intérieur de la boucle, c'est-à-dire le centre géométrique de la ville doit rester vide: la partie haute sera un parc boisé de 250 hectares, la partie basse un plan

d'eau de 150 hectares²⁷»; à Evry «le parti d'aménagement a comme objectif de respecter, d'organiser et de mettre en valeur les sites naturels remarquables, les côteaux de la vallée de l'Essonne, le plan d'eau de Grigny, la vallée de la Seine et la sauvegarde des sites boisés particulièrement intéressants entre Ste-Geneviève-des-Bois et Fleury-Mérogis où un parc urbain de 400 hectares sera aménagé»²⁸ ou encore le Vaudreuil, ses lacs, ses rivières et ses parcs²⁹; Vitrolles, enfin, ville nouvelle elle aussi à l'origine mais où seul le parc urbain fut édifié, sans ville, après révision à la baisse des hypothèses démographiques prévues à partir des retombées de Fos-sur-Mer.

Rappelons encore pour mémoire le problème de la ville coloniale. Lorsqu'il s'agit, comme à Casablanca par exemple, de boucler la ville autour de cette impossible quadrature qu'est la division ville européenne-ville indigène, c'est encore une «coulée verte» qui vient, pour l'urbaniste, faire la soudure imaginaire³⁰.

Fort de ces quelques exemples, on pourrait donc définir le rôle urbain des espaces verts de manière radicale: c'est un langage formel qui fonde la ville en nature et la soude ainsi imaginairement à défaut de la fonder socialement. Il est un fait qu'on «n'écrit» pas sur la ville avec autant d'intensité selon les époques et selon les lieux. Nous avons vu ici quelques grandes époques: 1850-1870, 1965-1970, aujourd'hui enfin pour les banlieues, grands moments de fébrilité liés sans doute aux explosions qui menacent la ville. On ne fait pas non plus du vert partout avec le même zèle, là encore c'est selon l'état des tensions internes aux lieux. Il fut un temps par exemple à Marseille où pour «passer» dans les quartiers résidentiels de la vallée de l'Huveaune, une autoroute devait se baptiser paysagère, et une usine devenir «usine verte». Mais l'état des tensions que traduiraient ces modes majeurs et mineurs ne renvoie pas forcément à l'état des conflits ou des contradictions sociales. La ville est produite en permanence de mouvements différenciateurs qui la travaillent (comme on dit que le bois travaille, pour rester dans le naturalisme); l'espace y est en permanence l'enjeu d'appropriations singulières et l'équilibrage des territoires n'y est jamais définitivement construit. Loin d'être une dysfonction, c'est cette redistribution permanente des équilibres, parfois très rapide, parfois très lente, qui donne à la ville son sens social, tout simplement parce qu'elle rend possible ses capacités d'adaptation. Le risque majeur pour une ville est en somme de se refermer sur une forclusion générale des territoires qui la composent (les urbanistes d'aujourd'hui l'ont senti mieux que personne, eux qui pour dire l'absence de vie dans les banlieues parlent de «puzzle composite»), ris-

que qui ne tient qu'à la condition d'y maintenir des zones franches, des lieux ouverts au maximum de connexions. En matière de plastique, en surface donc et là seulement, la verdure serait en somme ce langage architectural minimum auquel tout le monde adhère et qui permet ainsi de reconstituer en permanence de l'espace public. Sur le plan purement formel, l'espace vert est donc ce code superficiel, neutre et transparent où tous sont assurés de trouver manière d'inscription, le « degré zéro de l'écriture urbaine ». C'est probablement pour cette raison qu'il ne s'y passe jamais rien, sur le plan social du moins; seulement, comme dans les jardins du Petit Séminaire ou les cheminements piétonniers d'entre les tours de banlieue, comme dans les parcs urbains ou les PNR, de la lisibilité et de la transparence. Babylone sans doute est un peu fade, précisément parce que les jardins y sont suspendus, effleurant la ville, lieu neutre et minimal où se fera toujours du consensus³¹.

¹ Interviewé in *Construire pour habiter, Plan Construction* - l'Esquerre, Paris, 1982.

² Il s'agit d'une cité HLM des quartiers Nord de Marseille où a été tenté par un groupe de sociologues et d'architectes (AURA-CERFISE) une opération en concertation avec les habitants. Pour plus de détail voir AURA.

³ F. Demuizon, Marseille APA pour urbanistes, in *Banlieues fragiles*, CCI, Centre G. Pompidou, Paris, 1984.

⁴ *Ibidem*.

⁵ Cité in G. Benoit-Lévy, *La cité jardin*, Paris, 2^e éd., 1944.

⁶ R. Castro in « Balieue 89 », n° spécial de la revue *H*, n° 95, avril 84.

⁷ Cité in G. Benoit-Lévy, *op. cit.*

⁸ P. Saint Marc, « Les espaces verts: l'équipement le plus social, in *Les monuments historiques de la France*, numéro spécial sur les jardins, 5, 1976.

⁹ Voir par exemple « Tant qu'il y aura des arbres », *La recherche*, n° 45, septembre 81.

¹⁰ P. Saint Marc, *op. cit.*

¹¹ Cité in G. Benoit-Lévy, *La ville et son image*, Paris, 1910.

¹² Voir à ce propos L. Soulie, « Le jardin dans la ville », in *Les monuments historiques de la France*, *op. cit.*

¹³ Voir les écrits théoriques des concepteurs d'alors, H. Alphand, E. André (parcs et jardins) ou T.C.N. Forestier, *Grandes villes et systèmes de parcs*, 1906.

¹⁴ G. Benoit-Lévy, *L'image de la ville*, *op. cit.* Il décrit là une ville des environs de Londres créée en 1903 d'après les plans de E. Howard.

¹⁵ Voir en particulier les textes cités par F. Chocuy, *L'urbanisme, utopies et réalités*, Seuil, 1965, Paris.

¹⁶ Notamment L. Murard-P. Zylberman, « Le petit travailleur infatigable », *La Recherche*, n° 25, novembre 1976.

¹⁷ Figures cardinales et « éternelles » du naturalisme: Nature-Harmonie et Nature-Matière selon C. Rosset, *L'anti-nature*, P.U.F., Paris, 1973.

¹⁸ C'est en particulier la DATAR (Délégation à l'Aménagement du Territoire) qui orchestre en France la création des parcs.

¹⁹ *In Journées nationales d'études sur les Parcs Naturels Régionaux*, La Documentation française, 1967.

²⁰ Voir à ce sujet M. Anselme, Y. Ronchi - *Forêts péri-urbaines et corps des forestiers*, CERFISE, juin 1981 et sur la forêt de Fontainebleau B. Kalaora, *Le musée vert*, Anthropos, Paris, 1981.

²¹ On avait choisi les zones de moyenne montagne pour le PNR (Cévennes, Corse, Pilat, etc...) et la haute montagne pour les parcs nationaux.

²² En fait deux courants divergent, l'un proche des corps forestiers « traditionnels » qui cherche plutôt à contenir les foules, l'autre plus proche de l'animation socio-culturelle qui voudrait un déploiement pédagogique important. Sur le terrain chaque parc vit, selon les réseaux locaux, avec l'un ou l'autre courant.

²³ Dr Richard, *in Journées nationales d'études*, *op. cit.*

²⁴ Colonel Beauge, chargé de mission de la DATAR, *in Journées d'études sur les PNR*, *op. cit.*

²⁵ La liste n'est pas exhaustive, ce ne sont là que les cités construites par l'OPHLM de la ville de Marseille.

²⁶ P.H. Chombart de Lauwe, *Des hommes et des villes*, Paris, Payot, 1965.

²⁷ B. Hirsch, « Pontoise-Cergy » *in L'expérience française des villes nouvelles*, A. Colin, 1970.

²⁸ A. Lalande, « Paris-Evry », *ibidem*.

²⁹ Voir sur cette ville J. Maze, *L'aventure du Vaudreuil, histoire d'une ville nouvelle*, D. Vincent éd., Paris, 1977.

³⁰ Il s'agit du projet que Prost dessina pour Casablanca en 1914. Voir B. Taylor, « Discontinuité planifiée, villes coloniales modernes au Maroc », *in Cahiers de la recherche architecturale*, n° 9, janvier 1982.

³¹ *Ce texte fait partie d'une recherche en cours pour le compte de la Mission de la Recherche Urbaine (Ministère de l'Urbanisme et du Logement) sur les paysages de la modernité.*